

La diversification, une nécessité et une responsabilité

CHRISTIAN LAGARDE

(*Université de Perpignan-Via Domitia*)

Résumé

La question posée est de savoir si nous — hispanistes — devons-nous reproduire au sens de Bourdieu, ou nous mettre en question. Il faut également se poser la question du devenir de docteurs et de la formation qu'ils reçoivent. Il y a là à la fois un aspect conjoncturel et un aspect structurel avec, en outre, un paradoxe. En effet, si le nombre de candidats aux postes de maîtres de conférences est très important (parfois quatre-vingts) par rapport au nombre réduit de postes mis au concours, le nombre de candidats aux fonctions de professeurs des universités est parfois nul. On demande aux jeunes docteurs d'avoir à la fois des connaissances disciplinaires et des compétences transversales afin d'avoir une polyvalence crédible dans le monde du travail (l'employabilité). Il faut diversifier leur formation, mais à certaines conditions. L'une de ces conditions, très importante, est l'assise théorique de toute recherche. Enfin, l'hispanisme doit jouer entre conservatisme et adaptabilité et mener une réflexion prospective afin de sortir d'un fonctionnement de la simple reproduction.

Mots-clés : devenir des docteurs, connaissances disciplinaires, compétences transversales, employabilité

Abstract

For us hispanists, the question is whether we should reproduce ourselves, in the sense of Bourdieu, or we should question ourselves. We must also question the training and future prospects of Ph.D. candidates. Here there are structural and temporary aspects to consider, in addition to a paradox. Indeed, the number of candidates for "Maitres de conférences" (assistant or associate professor) positions is very high, (sometimes as many as eighty candidates apply for any given position), in relation to the number of position openings. On the other hand, at times, positions for "Professeurs des Universités" (Full Professor) go unfilled. Young PhD graduates are expected to have both disciplinary knowledge and cross-curricular skills in order to possess credible versatility in the professional world. We must therefore diversify their formation, but under certain conditions. One very important condition is the theoretical base of any research. Lastly, Hispanic Studies should strike a balance between conservatism and adaptability and reflect upon an end to simple reproduction of old models.

Keywords: Future Prospects of Ph.D. Candidates, Disciplinary Knowledge, Skill Diversity, Employability.

Je voudrais tout d'abord remercier les organisateurs et les organisatrices de ces journées d'Étude qui ont été remarquablement menées. Je voudrais aussi remercier le Comité et le Bureau de la SHF d'avoir mis au programme cette thématique, dont il avait été question en son temps : il me semble que c'est une vraie nécessité que de réfléchir à ce que nous faisons. Autrement dit, si la SHF a une raison d'être, c'est tout d'abord de créer un collectif, et aussi de

nous permettre de réfléchir à ce que nous faisons tous les jours, et vers où nous allons. Toujours comme préambule, nous posons des questions auxquelles, à la réflexion, on ne sait pas toujours comment répondre, mais cela ne veut pas dire pour autant qu'il faille laisser de côté les tentatives de réponse dont nos interventions seront le reflet, certes différentes mais aussi, on l'espère, concourantes.

Mercè Pujol, dans sa présentation, a mentionné que je viens de l'université de Perpignan, qui est une petite université pluridisciplinaire. Et puisque l'on parle du devenir, citons-la. Nous avons un jeune président qui, à 42 ou 43 ans, entame son deuxième mandat. C'est avant tout un manager et un communicant, à qui il a été reproché, au cours de cette dernière campagne, de mettre davantage l'accent sur le 'faire savoir' que sur le savoir (*sic*). En tout cas, il a fait afficher partout dans la ville sur des 4 x 3 vantant le fait que notre établissement, qui peut paraître essentiellement domestique, présente un taux d'employabilité de 85%. J'en resterai là des préambules, mais on voit bien qu'on se préoccupe, à Perpignan et ailleurs, de ces questions qui nous agitent aujourd'hui.

Je vais me mettre dans la peau, qui est la mienne et celle d'un certain nombre d'entre vous — d'entre nous — d'un personnel « de rang A ». Parce que nous sommes ceux qui avons à nous soucier en priorité du devenir de nos étudiants les plus avancés, que nous espérons voir se réaliser par le haut. Il faut bien le reconnaître, lorsque nous nous interrogeons, nous sommes bien ennuyés, parce que tirillés. D'un côté, ce que nous savons faire le mieux, en principe, c'est transmettre ce que nous avons appris, ce que nos maîtres nous ont livré ; transmettre aussi, puisque nous sommes des chercheurs, ce que nous cherchons et parfois nous trouvons. De ce fait, nous sommes au cœur d'un processus que le sociologue Bourdieu a bien estampillé sous le terme de « reproduction ». En fin de compte, nous sommes tentés de reproduire ce qui nous a été transmis, et nous sommes en situation de faire en sorte que soit reproduit, au-delà de nous, le message que nous transmettons. Dans ce sens-là, nous sommes bien des passeurs.

De l'autre côté, comment ne pas nous rendre compte, par exemple, lorsque nous avons à remplir, pour asseoir nos diplômes, des fiches RNCP, c'est-à-dire à déclarer les compétences auxquelles correspondent les diplômes, nous sommes ennuyés, parce que nous n'avons pas toujours bien réfléchi aux compétences concrètement valorisables en termes d'emploi que nous transmettons. De même, lorsque nous sommes partie prenante d'un comité de sélection, nous sommes aussi dans une situation extrêmement délicate, face à de très beaux dossiers de candidats titulaires d'une thèse avec félicitations, de multiples publications, de concours divers

et variés, d'expériences d'enseignement, de participations à l'organisation d'événements scientifiques — le parcours royal, en quelque sorte — et que nous sommes amenés à les écarter au motif qu'ils se trouvent hors profil.

Derrière tout cela, il y a des individus qui ont certainement beaucoup sacrifié de leur vie personnelle pour justement être les meilleurs, et qui, sur leurs trente ans, se retrouvent mis sur la touche, qui parfois se réorientent, parce qu'ils ne sont pas en phase avec la demande qui émane de nos propres universités. Alors, comment ne pas prendre en compte ces personnes, leur devenir, comment ne pas penser à la galère dans laquelle nous les mettons, faite de contrats, de vacations de façon récurrente ? Et donc, au bout du compte, la question qui se pose à nous est de savoir s'il faut, en quelque sorte, nous faire plaisir, avoir bonne conscience en tant que passeurs, ou bien avoir mauvaise conscience au regard des débouchés offerts. Et peut-être nous aventurer nous-mêmes — scientifiquement, humainement —, en dehors de la formation que nous avons reçue, hors des sentiers balisés que nous pratiquons, vers d'autres voies alternatives ; et cela, au nom du principe de réalité, au nom du sens des responsabilités que nous pouvons avoir. On peut le constater : de plus en plus de collègues se réorientent dans leur recherche, ce qui réoriente aussi les recherches qu'ils sont appelés à encadrer. La réponse à la question soulevée, celle de savoir si nous devons nous reproduire ou si nous devons nous remettre en question, est bien sûr collective mais *in fine* individuelle, parce que, dans nos secteurs, notre recherche demeure avant tout individuelle : on a beau passer de plus en plus par des réseaux, c'est nous qui sommes questionnés et devons-nous remettre en cause.

Est-ce que nous avons des amorces de solutions ? Par exemple, on s'aperçoit qu'il y a de plus en plus de colloques qui sont réservés à des « jeunes chercheurs ». N'est-ce pas là une forme de ségrégation ? Au-delà du fait qu'il est très bon que les jeunes soient avec les jeunes, qu'ils s'exercent, qu'ils apprennent à jeter un œil critique les uns (les travaux des uns) en direction des (travaux des) autres, est-ce que ce n'est pas une façon de faire intervenir une ségrégation et que « les vieux colloques à la papa », c'est-à-dire ceux qui mêlent traditionnellement des chercheurs confirmés et de jeunes chercheurs, ne sont pas des formules plus profitables ? Parce qu'on peut se demander si nous ne sommes pas dans une logique de niche — c'est à la mode — et pour introduire une métaphore tauromachique, je dirai une forme de *novillada* précédant la *corrida* atteignable après l'*alternativa* que serait la soutenance... La confrontation inter-âges n'est peut-être pas la plus mauvaise des solutions...

Mais cette question que je viens d'esquisser est secondaire par rapport à la principale, c'est-à-dire celle du devenir des docteurs. Celle-ci est à la fois conjoncturelle et structurelle. Conjoncturelle d'abord, avec ce paradoxe : aujourd'hui les fameux *baby boomers* — je fais

partie des derniers d'entre eux —, qui ont accaparé les postes pendant de nombreuses années, s'en vont, libèrent des places, ce qui devrait permettre aux jeunes titulaires d'une thèse de devenir maîtres de conférences. Mais on constate qu'il y a aujourd'hui un nombre assez élevé de candidats par poste (autrefois, une vingtaine, aujourd'hui au bas mot trente et jusqu'à quatre-vingts). Donc, le recrutement au niveau de maître de conférence est un goulot d'étranglement (à l'inverse d'ailleurs du recrutement des professeurs où parfois on est dans le désert), et se transforme en hécatombe de candidats malheureux, de plus en plus précarisés. Cela est dû à un déséquilibre entre l'offre et la demande qui ne cesse de s'accroître, tant du point de vue quantitatif — je viens de le dire — que qualitatif, parce que la qualité des dossiers, au vu de la raréfaction des postes, ne fait qu'augmenter et que l'orientation thématique des dossiers devient le critère de sélection.

Dans cette optique, il faut souligner, s'agissant d'enseignants-chercheurs, que le volet Recherche en vient en quelque sorte à être subordonné au volet Enseignement. Il s'agit là de former pour coller au mieux aux nécessités du marché du travail universitaire, et donc de l'employabilité de nos doctorants et jeunes docteurs, pour qu'ils s'insèrent eux-mêmes dans le marché et qu'ils soient à même de former des gens capables de s'insérer à leur tour dans le marché. Les besoins ont évolué, et on se demandera ce que les formations traditionnelles, placées dans la voie de la reproduction (par exemple, le théâtre du Siècle d'Or, la linguistique guillaumienne, la narratologie, les études médiévales) ont à faire par rapport au marché. C'est cela qui nous interroge. Peut-on en même temps amener des étudiants de Master recherche et des doctorants à un niveau suffisant de spécialisation (pour qu'ils soient titulaires d'une très bonne thèse et qu'ils soient en mesure, à ce titre, d'être bien accueillis par la communauté universitaire), et en même temps leur apporter des compétences transverses qui leur donnent, au-delà de leur périmètre disciplinaire, une polyvalence crédible ? C'est aujourd'hui le rôle des écoles doctorales — il en est question dans ce volume —, mais est-ce qu'elles y parviennent, et n'ont-elles pas là à gérer la quadrature du cercle ?

Eu égard à la réorientation professionnalisante de l'offre de formation (dès la licence, avec la bi-disciplinarité en tant que pré-spécialisation, et davantage encore au niveau des Masters), on sait bien que les compétences requises en vue du recrutement d'enseignants-chercheurs se situent plutôt du côté de LEA, de la langue de spécialité, de la didactique du LANSAD, et au détriment du LLCE qui est déserté. Par conséquent ressurgit en amont la question de la congruité de ce que l'on a appelé hier (de ce que l'on appelle encore) la « recherche LEA » et d'une recherche en didactique de l'espagnol. En aval, se pose l'alternative, pour pourvoir les postes, entre d'un côté des spécialistes répondant à des profils pointus, ces spécialistes étant

capables ou non d'assurer des enseignements plus généralistes et, de l'autre côté, des candidats plus « traditionnels », capables ou non de se former aux exigences de spécialité. On se trouve donc dans une sorte de « *disyuntiva* » que vous ne connaissez que trop bien pour peu que vous ayez participé à des comités de sélection en vue du recrutement de maîtres de conférences. Il faut donc savoir si l'on fait crédit à des spécialistes sur leur possibilité de devenir des hispanistes, ou si l'on fait crédit à des gens qui ont été formés dans la voie de l'hispanisme pour qu'ils acceptent — de façon durable — de s'adapter au profil du poste, c'est-à-dire aux nécessités d'enseignement et éventuellement de recherche qui vont avec.

Pour ma part, je suis très favorable à l'encouragement à la diversification, mais à un certain nombre de conditions. La première, c'est que soit évitée — si l'on a affaire à une recherche autre que celle de type traditionnel — une recherche restrictive à un seul sujet, et tout particulièrement dans l'optique d'une HDR à venir, et que cette recherche, comme les autres, repose sur une assise théorique suffisamment solide. Dans notre secteur, par exemple le GERES a donné une impulsion très intéressante, me semble-t-il, dans le cadre de la « démarginalisation » (si je puis dire) de ces études et dans une recherche d'un approfondissement théorique. Autrement dit, il y a de plus en plus de thèses qui vont remplir des lacunes, tout en maintenant un niveau suffisant. À cet égard, soyons rassurés : je viens de participer dernièrement à quatre soutenances dans le domaine de la didactique de l'espagnol de spécialité et j'ai pu constater que leur niveau scientifique a progressé de façon significative.

Du point de vue du dilemme en matière de recrutement — il faut, je crois, faire notre *mea culpa* en tant qu'hispanistes, qu'hispanistes français — c'est parce l'hispanisme n'a pas investi certains domaines où s'affirment aujourd'hui les besoins, qu'on se trouve aujourd'hui confrontés au pis-aller dont je vous parlais, c'est-à-dire à devoir choisir entre des candidats formés ailleurs et autrement, et des candidats 'maison' dont il faut faire le pari qu'ils voudront, qu'ils sauront durablement s'investir. On comprendra que si on avait naguère encouragé les doctorants à faire des recherches dans ces secteurs au lieu de les en dissuader, et si aujourd'hui encore on encourage certains d'entre eux à aller dans ces voies où l'employabilité est plus importante, on aurait pu/on peut s'éviter cette situation qui rejette beaucoup de nos jeunes docteurs vers la précarité, et on serait, en tant que rang A, un peu moins écartelés à l'heure de faire le tri. Derrière ce cas de figure concret, se profile la question des conservatismes et de l'adaptabilité, c'est-à-dire, en fait, de la prospective. Tout le problème que nous avons, en tant que membres de la Société des Hispanistes — donc en tant que collectif —, c'est aussi — et c'est précisément le but de ces journées d'étude — d'avoir une réflexion prospective, parce que c'est une nécessité absolue que de sortir d'un fonctionnement par simple reproduction.

Vous avez bien compris que je pense qu'il faut s'adapter, mais il n'en demeure pas moins qu'il me paraît indispensable de souligner un point qui me semble extrêmement important : la tendance en vigueur — en France en général, et dans notre domaine en particulier, dans celui de l'enseignement et pourquoi pas aussi de la recherche — à fonctionner en dents de scie, selon une politique du tout ou rien, ou de la table rase. Autrement dit, ce n'est pas parce qu'aujourd'hui nous avons des secteurs à pourvoir et que nous devons faire en sorte d'aider à une réorientation de la recherche, que les secteurs qui étaient traditionnellement ceux de l'hispanisme doivent pour autant se retrouver désertés. C'est là un gros enjeu, parce qu'il ne faudrait pas que le trop-plein engendre du 'trop-vide' par la suite. Nous n'avons pas à abandonner des pans entiers au bénéfice de ce qui est peut-être un effet de mode. Nous devons essayer de miser collectivement sur une forme d'autorégulation basée sur un principe de diversification des champs d'intervention, et tenter de la mettre en œuvre.

Je souligne une fois de plus qu'il est du rôle de la SHF de poser ces questions, d'en débattre publiquement, et cela d'autant plus que nous évoluons dans un panorama qui nous éclate : la LRU n'a rien arrangé de ce point de vue-là. Nous avons tendance désormais, non pas à penser les choses au niveau national, mais au niveau local. De la même façon, il faut aussi que nous ayons des perspectives qui ne s'arrêtent pas au plan national, mais qui nous permettent de voir comment fonctionnent, à l'étranger — au plan international — nos collègues qui se revendiquent de l'hispanisme. Donc en fait, nous avons à regarder hors de notre sphère locale, nous avons à regarder hors de notre contexte national, pour trouver des idées susceptibles de nous aider à résoudre les problèmes, cruciaux en termes humains, qui se posent à nous. Il faut donc avoir conscience des enjeux disciplinaires, des enjeux inter voire transdisciplinaires, et comme il se trouve que chacun d'entre nous, à l'échelon qui est le sien, se voit en position d'être décisionnaire, au cas par cas, il est indispensable d'avoir, au bon moment, conscience de ces enjeux-là, et de peser, dans la mesure où il le peut, sur une décision allant dans le sens positif, rationnel, indiqué. En conclusion, je pense qu'il est souhaitable de favoriser une adaptabilité bien tempérée, qui n'abandonnerait pas aux exigences des modes de passage, ce qu'on pourrait appeler notre ADN d'hispanistes. J'ai bien conscience que c'est là une chose plus facile à dire qu'à faire ; mais je suis persuadé que, si nous sommes conscients les uns et les autres de l'ensemble des enjeux que nous subissons, certes, mais dont nous sommes également les acteurs, nous pouvons le traduire en actes raisonnés et opportuns au jour le jour.